



Corina Croitoru

Le résidu du résidu : ombres de la poésie roumaine de guerre

THE RESIDIUM OF RESIDIUM: SHADOWS OF THE ROMANIAN WAR POETRY

Abstract: Dedicated to the representations of the Two World Wars in the memory of Romanian poetry, the study interrogates literature with peripheral destiny in order to propose a reflection on the existence of a “minor” poetry within war poetry, itself “minor” in relation to “major” lyrical poetry. The approach aims to explore a secondary degree of “exclusion by ignorance” of the Romanian war poetry.

Keywords: Memory; War Poetry; Minor Poetry; Exclusion; Residium; Shadow.

CORINA CROITORU

Université « Babeş-Bolyai », Cluj-Napoca,
Roumanie
corina.boldeanu@yahoo.com
DOI: 10.24193/cechinox.2017.33.14

Chasser le poète de la cité en l'accusant d'avoir ignoré la vérité est, depuis Platon, une idée souvent reprise, à laquelle la modernité a opposé carrément l'exclusion du poète de la vie littéraire à cause d'avoir pris en compte la vérité. Au sein de la littérature inspirée d'une manière ou d'une autre par la vérité historique des deux guerres mondiales, la poésie de guerre est pourtant victime d'une double exclusion, car, selon Laurence Campa¹, elle est, d'un côté, soupçonnée de fiction et donc de mensonge par les historiens et, de l'autre, elle est asservie aux circonstances et, donc, sans valeur pour les littéraires. Les rapports de la poésie de guerre avec l'histoire engendrent par conséquent un problème de mémoire en ce qui concerne la survie de ce genre littéraire dans la conscience collective des lecteurs. Elle-même forme de *mémoire*, dont le caractère fluctuant, multiple, affectif et magique s'oppose, dans la vision de Maurice Halbwachs², au caractère critique, conceptuel, problématique et laïc de l'*histoire*, la poésie de guerre est confrontée au refus d'accéder à une mémoire plus ample : la mémoire commune. C'est pourquoi, si on perçoit avec Judith Schlanger « la perte comme un problème de mémoire et non de l'histoire »³, on observe vite que la poésie de



guerre fait l'objet d'une perte et encore de la plus douloureuse de toutes, la perte par ignorance. Parmi toutes les facettes de la perte inventoriées par Schlanger (exclusion par destruction, exclusion par falsification etc.), l'exclusion d'une œuvre par ignorance semble être la plus dure, car « destruction et falsification ne sont pas les gestes les plus meurtriers : le pire est de ne pas regarder »⁴. L'observation est d'autant plus importante que l'omission n'est pas considérée comme un acte passif, mais comme un engagement actif : « ignorer, ne pas savoir, ne pas voir et ne pas prendre en compte, prend aussi un autre sens, un sens actif qui équivaut à dédaigner [...] Il y a une ignorance qui préjuge et écarte d'avance ce qui, d'après elle, ne mérite pas d'être vu »⁵. C'est sous ce voile d'ignorance que la poésie (comme toute la littérature) écrite sous l'impact des deux conflagrations mondiales est tombée au fur et à mesure et elle s'y attarde aujourd'hui, à plus d'un siècle de distance du déclenchement de la Grande Guerre. Comme on l'a déjà remarqué lors d'une étude antérieure⁶, l'indifférence des lecteurs actuels à ce sujet est tout à fait naturelle, puisque les deux guerres mondiales ont généré des sentiments communément répandus dans l'espace – ce qui a alimenté le succès *hic et nunc* de la littérature de guerre – et non dans le temps. À l'exception de quelques aires culturelles majeures comme, par exemple, celles anglo-saxonne ou francophone, qui ont valorisé constamment la poésie de guerre à travers la recherche critique, dans la plupart des cas, les écritures de guerre restent un thème désuet.

Le champ littéraire roumain est un tel cas, dans la mesure où il n'y a pas eu un intérêt soutenu ni de la part des lecteurs, ni de la part des critiques ni, jusqu'à

une époque très récente, de la part des chercheurs penchés sur la littérature de guerre en général ou la poésie de guerre en particulier. Dû aussi aux ouvrages peu nombreux publiés à ce propos, le manque d'intérêt pour la littérature de guerre a été d'abord « recommandé » dans l'après-guerre par le pouvoir communiste pacifiste en apparence, mais irrité en essence contre une Roumanie en faveur de laquelle la Russie avait perdu la Bessarabie durant la Première Guerre Mondiale et qui avait été son ennemie durant la Deuxième Guerre Mondiale. Ensuite, ce manque d'intérêt s'est probablement maintenu à cause du « culte de l'esthétique » auquel ont adhéré les hommes de lettres, aussi que les critiques roumains pendant la période communiste, en dédaignant toute forme d'engagement littéraire. Plus tard, à la fin du régime communiste, il a été peut-être trop tard pour enquêter la poésie de guerre, un chapitre enterré sous quatre décennies d'horreur totalitariste. À présent, malgré le revirement des recherches dédiées récemment dans l'espace européen à la poésie de guerre, l'espace culturel roumain se caractérise toujours par un défaut d'attention envers ce sujet qui n'a pas encore connu ni les monographies amples qu'il mériterait, ni même une seule anthologie. Pourtant, si de temps en temps les ouvrages poétiques de guerre de certains écrivains combattants comme Camil Petrescu, Perpessiciu, Octavian Goga, Vasile Voiculescu ou Radu Gyr sont ressuscités par la critique, ne fût-ce qu'en passant parce que ces auteurs ont également publié de la prose, de la dramaturgie, de la critique ou de la poésie *outre* la guerre, les poèmes de guerre d'autres écrivains moins doués sont condamnés à l'oubli. Périphérique par rapport à la poésie de



guerre des premiers, elle-même périphérique par rapport à la poésie lyrique, non engagée, de la même époque, la poésie de ces derniers devrait avoir au moins le droit d'être interrogée.

Relégués dans la poésie roumaine de la Première Guerre Mondiale

Même si à la fin de la Première Guerre Mondiale, Eugen Lovinescu (critique littéraire et historien des civilisations) accusait l'absence d'une littérature roumaine de guerre et argumentait sa nécessité en affirmant qu'« Achille sans Homère ne serait jamais devenu Achille »⁷, quelques volumes de vers inspirés par la réalité du front allaient cependant voir la lumière du jour soit dans l'entre-deux-guerres, soit beaucoup plus tard. Ils n'ont pas été signés par des poètes de la taille d'Homère, mais par des écrivains ayant parfois le sort d'Achille, comme Constantin T. Stoika [1892-1916], poète et traducteur mort au combat en 1916, à 24 ans, auteur d'un « Imn păcii » [Hymne à la paix]⁸ qu'il n'allait jamais vivre : « Ouvre le noble jardin du ciel/ Et répands sur le peuple des fleurs de lumière/ Déesse de la paix !// [...] Descends de ton temple le repos divin/ Car les aubes dorées sourient sur les dômes/ Avec de saints échos s'envolent vers Acropole ;/ Et Mars sommeille sur son trône de cuivre.../ O, viens, Déesse, le Peuple t'acclame !... ». Réunis dans un volume posthume au concours de son frère Titus T. Stoika, ses poèmes témoignent l'influence de la poésie antique dont il a été le traducteur passionné. Constantin T. Stoika se rapproche ainsi de Perpeccius, qui fait preuve dans sa poésie de guerre d'une sensibilité classique, tandis qu'un autre

camarade d'armes et de plume également inconnu, Mircea Zorileanu [1883-1919], semble écrire à la manière d'Octavian Goga : « Elle est à nous : terre de la vieille terre/ Et sang de notre sang latin/ Chair et os de notre os cassé,/ Et l'absence la plus sainte ;/ Ni l'Enfer ne peut la vaincre !// [...] Elle est à nous ; on la veut et pour elle/ Même les vieux quitteront leurs terres,/ On la veut, on la demande, suprême prière/ On va cracher sur le traître et le lâche/ On le chassera à la cravache ! » (« Ardealul » [La Transylvanie]⁹). Pour signer le volume dont ces vers ont été extraits, Mircea Zorileanu a choisi un pseudonyme suggestif pour un officier d'aviation : « Meșterul Manole » [« Maître Manole »], personnage folklorique ayant sacrifié la vie de sa femme enceinte et finalement la sienne au nom de la création. Pareil à ce héros populaire qui s'écrase après un essai de vol à des ailes de planche, Mircea Zorileanu a sacrifié sa vie pour la patrie¹⁰, s'éteignant à 36 ans suite à une maladie causée par les opérations aéronautiques auxquelles il a participé durant la guerre parce que, finalement, « on nous a laissé,/ à tout prix avant la mort, par legs spécial/ à faire de la petite Roumanie un grand pays » (« La Monastirea de Argeș » [Au Monastère d'Argeș]¹¹).

Artur Enășescu [1889-1942], un autre poète et journaliste dont le destin a été transformé par la guerre n'a pas perdu sa vie lors du combat, mais, étant trop sensible pour cette expérience, il a perdu sa raison. Selon les paroles de Tudor Vianu : « Artur était un élève absolument inadaptable aux rigueurs du régime militaire. Il quittait le front errant l'arme à la main dans les prairies et remplissait sa cartoucière de manuscrits. Il a fallu répéter le stage de sa préparation et partir comme simple soldat



[...] devant l'ennemi... »¹². Son histoire s'apparente à celle des soldats qui, partout dans le monde, n'ont pas réussi à surmonter le choc de la guerre. Comme Hervé Guillemain et Stéphane Tison le montrent dans leur impressionnante étude *Du front à l'asile. 1914-1918*¹³, en France, la plupart de ces soldats errants ont eu un sort tragique, étant jugés pour déserteurs et exécutés. S'il a fini par désertre de sa propre conscience, Artur Enăşescu n'a peut-être pas trouvé dans le travail poétique l'espace de survie affectif dont Emmanuel Godo parle : « L'écriture pour de nombreux soldats permet de dégager un espace de survie affectif et mental où un sens est encore possible, un lien avec cette humanité que la guerre met en miettes »¹⁴. D'ailleurs, tous les vers du poète révèlent une tristesse sans marges qui annonçait déjà en 1917 le déchirement intérieur de l'être : « Croix blanche de bouleau, / Dressée parmi les pics, / Qui te connaît au monde, / Croix sans histoire ? // [...] Qui connaîtra dorénavant / Le saint que tu as enterré / Croix blanche, égarée / En marge de la chaussée ? // Les bras arrachés par les vents / Se perdront sur les chemins, / Seulement la terre / Lui restera fidèle. » (« Balada crucii de mesteacăn » [Ballade de la croix de bouleau]¹⁵).

Plus chanceux que ses compagnons d'armes, l'avocat Vintilă Paraschivescu [1890-1965] a survécu à la Grande Guerre, qu'il a transformée par la suite en thème littéraire dans son volume *Cascadele luminii* [*Les cascades de la lumière*]¹⁶, obtenant le prix de l'Académie Roumaine en 1923. Descriptives, ses poésies ressemblent à des pastels morbides qui enregistrent les détails obscurs du paysage en temps de guerre : « Dans le paysage large de poussière et de cendre / Vous vous êtes dressés en marge

de route / Jour après jour vos confins s'élargissent / Et le champ rouillé ils bénissent / Avec le témoignage assuré du geste qui / Augmente de plus en plus malgré l'oubli » (« Cimitirele » [Les Cimetières]¹⁷). Dans cet univers désacralisé où les squelettes des églises détruites dessinent un tableau statique post-apocalyptique (« Les églises dénudées / Aux autels profanés, / Les églises sans portes ni vitres / Sont aujourd'hui des squelettes qui pleurent dans la nuit... », « Bisericile » [Les Églises]¹⁸) le seul mouvement est celui des troupes qui marchent sur le chemin infini de la mort : « Sur les longs chemins bougent les armées noires / Chacune poussant plus loin / Le grain de la mort. / [...] Mais le chemin s'allonge toujours et il paraît sans fin, / Et les troupes vont sans arrêt / Vers la mort le pas pressé. » (« Războiul » [La Guerre]¹⁹). La marche impassible des troupes est une vision à laquelle renvoie souvent la poésie de guerre des écrivains combattants, comme Camil Petrescu par exemple, chez qui les lieux communs de la littérature de guerre (les torrents de sang, l'attaque à la baïonnette, le courage démesuré etc.²⁰) sont remplacés par les vraies images de la monotonie et du désespoir.

Relégués dans la poésie roumaine de la Deuxième Guerre Mondiale

La plupart des recherches visant la poésie des deux guerres mondiales ont l'habitude d'opposer le « bavardage » poétique de la Grande Guerre à un « mutisme » poétique de la Seconde Guerre, constatation faite aussi par Paul Fussell : « Si la loquacité fut l'un des traits de la Grande Guerre – pensons à tous les poètes et mémorialistes des tranchées –, quelque chose de proche

du silence se dégage de l'expérience de la Seconde »²¹. Cette distinction est généralement acceptée parce qu'on considère qu'il y a eu entre les deux conflits une série de changements favorisant le silence, parmi lesquels la diminution de l'idéalisme, le nombre réduit d'intellectuels qui ont été mobilisés sur le front et la diversification des moyens de communication (presse, radio)²². En exceptant la troisième raison, les deux premières ne sont pas entièrement valables au cas de la littérature roumaine, d'abord parce que, en tant que guerre de réunification nationale, la Grande Guerre n'a pas eu une connotation purement négative afin d'effacer toute trace d'idéalisme et, ensuite, parce que les intellectuels roumains n'ont pas toujours été protégés avec des postes stratégiques derrière la ligne du front. Engagés donc dans le nouveau combat pour reconquérir les territoires perdus après le deuxième arbitrage de Vienne (1940), beaucoup d'intellectuels roumains n'ont pas lutté avec les armes de l'intelligence, mais tout simplement avec les armes à feu.

Sur Ion Petrache [1926-1996], journaliste et écrivain connu pour son activité à la Radiodiffusion roumaine, Nichita Stănescu notait dans l'avant-propos du volume *Poeme din război* [Poèmes de la guerre]²³ : « Je ne crois pas que nous ayons un autre poète si *autrement* que lui, en ce qui concerne la description par sentiment de la douleur de la guerre »²⁴. En effet, la voix lyrique de ce poète, jeune pilote dans la Deuxième Guerre Mondiale, s'éloigne considérablement des clichés de la poésie de guerre, en proposant une vision singulière sur le combat comme expérience étrangement banale de la vie : « Il arrive parfois,/ que la mort soit fatiguée./ En ce moment le ciel rit aux larmes./

Il arrive parfois./ que les héros restent pétrifiés de douleur./ Il arrive parfois,/ que sous les yeux des corbeaux/ les tranchées soient des serres aux fleurs./ Il arrive aussi parfois/ que les aviateurs passent/ Par-dessus toutes ces perplexités/ comme au-dessus d'une histoire banale » (« Pauză » [Pause]²⁵). Mais le détachement de Ion Petrache, pour lequel « le front signifie / rester une seule nuit/ entre deux mondes » (« Într-o noapte de front » [Lors d'une nuit de front])²⁶ ne cache pas la douleur de la guerre, fût-elle assumée avec résignation : « Je ne connais pas le mot qui ramasse/ la douleur de l'accouchement./ Je ne connais pas le bonheur de la neige/ percée par le perce-neige./ [...] Je ne sais pas comme la plaine se retourne/ à l'envers/ avaler le grain,/ pour nous donner l'épi./ Je ne connais rien de tout cela/ car j'ai dû apprendre/ la douleur de la guerre ». (« Vreme de război » [Temps de guerre]²⁷). Le noyau dur de la souffrance est ainsi présent dans tous ses poèmes de guerre, même s'il se trouve enveloppé dans les feuilles protectrices de la soumission hardie devant l'idéal noble de la patrie renaissante : « En aviation il n'y a/ que d'ordres/ et les ordres sont interceptés/ par la racine de chaque plante./ La racine donne un ordre/ et la fleur apparaît./ Et la fleur sait qu'elle mourra/ dans sa saison./ La saison des aviateurs est éternelle./ C'est chaque attaque./ Les racines de la patrie/ ont donné seulement des aviateurs qui ne savent pas pleurer./ Et quand ils pleurent, ils pleurent de bonheur/ et les vergers de la patrie fleurissent ». (« Lacrima bucuriei » [Larme de la joie]²⁸). Dans ces vers, comme dans tous le volume d'ailleurs, Ion Petrache dessine à travers les mots la chaîne trophique du sacrifice serein des combattants roumains pour leur pays.



Le destin pitoyable de Horia Agarici [1911-1982], un autre poète et aviateur combattant, allait confirmer à la sortie de la Deuxième Guerre Mondiale une réflexion poétique de Ion Petrache qui rappelait aux lecteurs que « la guerre ne donne qu'une gifle./ Ceux qui ne meurent pas à cause de cela,/ reçoivent une deuxième ./ le retour... » (« Au întepenit clopotele... » [Les cloches ont raidi...]²⁹). Surnommé « le sauveur de Constanța » pour ses mérites de pilote de guerre ayant lutté seul en 1941 contre six bombardiers russes et sauvant ainsi la ville³⁰, Horia Agarici a dû subir durant la période communiste les conséquences de son succès, étant persécuté par les autorités politiques, qui l'ont condamné à 25 de travail forcé après lui avoir retiré tous les grades militaires. Plus pilote que poète, puisque sa poésie manque de lyrisme, se contentant d'enregistrer les données exactes des manœuvres de guerre, Horia Agarici a pourtant beaucoup écrit. La plupart de ses textes réunis dans le volume *Acorduri și nuanțe* [Accords et nuances]³¹ captent le dynamisme des attaques aéronautiques antirusses dans la perspective du vainqueur : « Les aigles de métal passent et la terre tremble/ Dans les flammes des shrapnels sur l'aérodrome russe/ Car les aubes de la justice allument le pogrome divin/ Et nos bombardiers sont passés comme le vent » (« Bădia vânătorul » [Monsieur le chasseur]³²). Parfois ses vers mélangent langage métaphorique et langage prosaïque, mais la poésie garde quand même son aspect de micro-reportage de guerre : « Un nouvel aigle est arrivé : c'est sa première attaque./ Laisse tirer le premier, il cible longuement./ Coupant la cible en quatre à des étoiles de pavot./ Et quand l'ennemi tombe, il monte en arc en ciel./ Et encerclant le ciel comme

une bague/ Il montre son ventre heureux en haut, à Dieu » (« Prima ispravă » [Premier exploit]³³). C'est pourquoi tous les poèmes de guerre de Horia Agarici dévoilent qu'on a préféré à la substance lyrique l'essence épique de l'évènement : « Lointain, le ciel bleu résonne de moteurs/ Par la magie de lumière et d'ombres irréelles,/ Qui transforment les nuages en châteaux et rêves idéaux/ Et foudroient les avions qui s'approchent vainqueurs... » (« Sufletul escadrilei » [L'âme de l'escadrille]³⁴). Vainqueur vaincu par l'ironie de l'histoire, Horia Agarici ne devrait pas être vaincu par l'indifférence de l'histoire de la littérature roumaine de guerre.

Poète et publiciste, Ion Șiuğariu [1914-1945] – de son vrai nom Ion Soreanu – n'a pas vécu l'odyssée des persécutions communistes, parce qu'il n'a pas survécu à la guerre. Mort sur le front de Brezno (Tchécoslovaquie) à 31 ans, le poète n'a attiré l'attention du grand public qu'à deux reprises : d'abord durant sa vie civile grâce à son intelligence d'élève et, plus tard, d'étudiant en lettres et poète doué et, ensuite, récemment, en 2015, quand l'Ambassade de la Roumanie en Slovaquie a refusé la proposition de l'État slovaque de donner le nom du poète à un pont de la ville qu'il a protégée au prix de sa vie³⁵. Même si les suspicions de l'Ambassade concernant l'orientation d'extrême droite du héros, qui se trouvaient à la base du refus, ont été invalidées ultérieurement par le Ministère roumain des Affaires étrangères³⁶, l'épisode a immergé la mémoire du poète dans un brouillard d'incertitudes concernant son credo politique. Héros reconnu par les étrangers, mais méconnu par les Roumains, ayant perdu sa vie dans la lutte contre le fascisme,

mais accusé post-mortem de fascisme, Ion Şugariu est donc, tout comme Horia Agari, une autre victime des renversements de l'histoire. Cependant, son œuvre n'a pas été entièrement ignorée par le public restreint, faisant l'objet de quelques études bienveillantes voire d'une thèse de doctorat publiée³⁷, recherches qui récupèrent les vers de ce poète qui a dédié durant la guerre des élégies à la Transylvanie : « Je pense plein de désir maintenant à mes montagnes,/ Invincibles devant le temps et les orages violents ;/ Montagnes roumaines de la Transylvanie, de la Flamme,/ Qui poussaient vers le ciel. O, éternellement seules, mes montagnes ! » (« Munții mei, prieteni » [Mes montagnes, les amis])³⁸. Datant de 1945, année de la mort de l'auteur, le cycle *Elegii pentru Ardeal* [Élégies pour la Transylvanie] rassemble ses derniers textes qui, sans nommer ouvertement la guerre, renvoient implicitement aux sentiments qu'elle a inspirés au poète : du désir de la liberté à la souffrance des créateurs dont l'histoire a détruit les rêves, à l'insécurité devant la mort qu'on anticipe, à l'inutilité du sacrifice individuel, finalement à l'impuissance devant la malédiction du destin. Malgré tout débat autour des convictions politiques de l'écrivain, ces sentiments trahissent le drame de l'individu piégé par les événements de son temps : « L'ange inhumain de la mort diligente/ Est passé par la ville, invisible comme un esprit./ Sur ses traces, dans l'horizon obscur,/ D'immenses portes semblaient s'ouvrir.// Là, aux épées et aux flammes, de la terre/ Sous le ciel glacé de mort,/ Nous nous sommes arrachés et nous avons crié/ [...] Nous n'allons plus supporter/ ce joug. Signé :/ Artistes, peintres, poètes... » (« Oameni » [Gens])³⁹. À cause de la poésie, le « joug » de l'histoire

a peut-être été subi plus facilement car, selon Susan Gubar, la poésie abroge la narration des événements et marque une discontinuité⁴⁰. Or, interrompre le fil des événements par le travail poétique signifie s'y soustraire et leur survivre.

Călin Gruia [1915-1989] est un écrivain roumain connu pour ses nombreux ouvrages de littérature d'enfance et de jeunesse et moins connu pour ses poésies de guerre groupées dans le volume *În norii ce vin și se duc...* [Dans les nuages qui viennent et s'en vont...]⁴¹. Combattant sur le front de l'Est où il tombe prisonnier jusqu'en 1944, Călin Gruia surprend dans ses vers les moments fondamentaux de l'expérience de la guerre à commencer par la mobilisation rude (« Un moment les mouchoirs ont flotté/ Comme des ailes au vent./ Les lèvres sont restées serrées./ Sans mot...// Beaucoup d'yeux cherchaient... Et par terre/ Toutes les fleurs écrasées./ Une fanfare jouait une marche triomphale./ Un long train partait,/ Chargé de plusieurs wagons de bovins. », « Cânta o fanfară... » [Une fanfare jouait...]⁴²) et continuant avec les réalités dures du combat : « Des mains énormes,/ des quatre points cardinaux,/ allongeaient la plaine pour la rompre en miettes.// Des mains énormes,/ Accrochaient mes sandales de plomb,/ L'horizon s'effondrait comme une cité.// Les chevaux roux et la fumée et la voûte cassée en deux par les éclairs./ Après le silence et la mort...// Il n'y avait plus personne sur le champ de bataille. » (« Prăbușire » [Effondrement])⁴³. De manière symptomatique pour la poésie des combattants, la monotonie de la guerre domine beaucoup de vers (« La pluie d'automne, tardive,/ De jours et nuits ininterrompus/ clignotant monotone,/ Court sur le champ de bataille.// Sur nous, et sur les



armes,/ Le ciel crible sa brume fine./ La forêt s'endort/ Pensant à l'été.// Des coups de feu se perdent sur la vallée, en sifflant. », « Ploaia » [La Pluie]⁴⁴) en rencontrant souvent la monotonie de la mort : « Jean/ Est mort le sourire fusillé/ Sous une saule dans l'eau.../ Toutes les étoiles se sont écroulées,/ Au fond de la forêt,/ L'accompagner... » (« Ion » [Jean]⁴⁵). Aucun espoir ne traverse son imaginaire poétique, mais il ne cède pourtant pas au désespoir. Pour Călin Gruia, la guerre est une étape de la vie et doit être acceptée comme telle.

Récupérer les relégués ?

Si, selon Josefina Cuesta, la *mémoire* Sopère avec des mécanismes divers comme le souvenir, l'oubli, le silence, la nostalgie ou l'échange (par substitution ou par restitution) de l'information⁴⁶, l'histoire de la littérature utilise à son tour les mêmes procédés. On peut se souvenir d'un chapitre de la littérature aussi bien qu'on peut l'oublier. On peut le mettre sous silence, on peut devenir nostalgiques ou bien on

peut choisir de le restituer aux lecteurs. Si la poésie roumaine de guerre mérite ce dernier traitement c'est parce qu'elle est une des formes de notre mémoire collective filtrée par la sensibilité individuelle. En conséquence, elle a la vertu d'avoir encodé les réactions singulières d'une expérience générale, d'avoir fixé en mots une tragédie qui, avoue Camil Petrescu, n'a jamais été une tragédie collective : « Le drame de la guerre n'a pas été un carnage collectif. Il a été le drame de la personnalité, et non pas du 'groupe anonyme', non pas un cataclysme anonyme »⁴⁷. En plus, « depuis plusieurs années déjà, les neurologues ont attesté que les événements les plus traumatiques étaient également ceux qui entraînaient la meilleure qualité d'encodage »⁴⁸, ce qui invite à reconsidérer les rapports de la mémoire et de l'histoire, y inclus dans leur manifestations littéraires. Ignorer entièrement cette niche de la littérature ou la récupérer partiellement, à travers quelques représentants privilégiés, équivaut à accepter finalement que si la poésie de guerre n'est ni littérature, ni histoire, elle n'est rien.

BIBLIOGRAPHIE

A. BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE :

- Horia Agarici, *Acorduri și nuanțe. Poezii*, première édition, București, « Bucovina » I. E. Toronțiu, 1942
Artur Enășescu, *Poezii*, édition, préface et notes par Mihail Straje, avant-propos par Radu Boureanu, Bucarest, Editura pentru Literatură, 1968
Călin Gruia, *În norii ce vin și se duc...*, Bucarest, Cartea Românească, 1980
Vintilă Parascchivescu, *Cascadele luminii*, Bucarest, Editura Casei Școalelor, 1921
Ion Petrache, *Poeme din război*, avant-propos de Nichita Stănescu, Bucarest, Albatros, 1981
Constantin T. Stoika, *Poezii*, édition et préface par D. Murărașu, fiche biobibliographique par Titus T. Stoika, Minerva, Bucarest, 1973
Ion Șugariu, *Carnetele unui poet căzut în război*, édition par Laurențiu Fulga, Bucarest, Editura Militară, 1968
Mircea Zorileanu, *Pentru Carpații noștri*, Bucarest, Typographie « Jockey Club », 1916

**B. BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE :**

- Dénes Bernád, *Rumanian Aces of World War Two*, Oxford, Osprey Publishing, 2003
- Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Paris, Garnier Classiques, 2010
- Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Éditions Privat, 2003
- Corina Croitoru, « Poésie et prose en première ligne de front. Camil Petrescu, l'intellectuel roumain engagé », *Transylvanian Review*, no 4, 2015
- Jean Norton Cru, *Du témoignage*, troisième édition, Paris, Gallimard, 1930
- Josefina Cuesta, *La Odisea de la Memoria. Historia de la memoria en España. Siglo XX*, Madrid, Alainva Editorial, 2008
- Paul Fussell, *À la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, traduit de l'américain par Paul Chemla, Paris, Éditions du Seuil, 1992
- Emmanuel Godo, *Pourquoi nous battons-nous ? 1914-1918 : les écrivains face à leur guerre*, Paris, Éditions du CERF, 2014
- Susan Gubar, *Poetry after Auschwitz. Remembering What One Never Knew*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2003
- Hervé Guillemain, Stéphane Tison, *Du front à l'asile. 1914-1918*, Paris, Alma éditeur, 2013
- Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 2001
- Maurice Hussey (dir.), *Poetry of the First World War*, London, Longmans, 1967
- Corneliu C. Ionescu, *Poetul înălțimilor – Aviator Mircea Zorileanu*, Bucarest, Editura Militară, 1983
- Eugen Lovinescu, « Literatura războiului », in *Opere*, vol. VII, édition par Maria Simionescu et Alexandru George, notes par Alexandru George, Bucarest, Minerva, 1988
- Camil Petrescu, « Mare emoție în lumea prozatorilor de război », in *Teze și antiteze*, Cultura Națională, Bucarest, 1936
- Nadia Aurelia Roman, *Structuri arhetipale în lirica lui Ion Șugariu*, Sibiu, Techno Media, 2012
- Judith Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, Paris, Hermann Éditeurs, 2010
- Tudor Vianu, « Umbra poetului », in *Jurnal*, Bucarest, Editura pentru Literatură, 1961

C. BIBLIOGRAPHIE EN LIGNE :

www.cdep.ro/interpel/2015/i2314B.pdf, consulté le 1^{er} janvier 2017

<http://www.cotidianul.ro/ion-siugariu-nu-a-fost-legionar-si-nu-a-fost-condamnat-pentru-crime-de-razboi-sau-genocid-267225/>, consulté le 2 janvier 2017

NOTES

1. V. Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Paris, Garnier Classiques, 2010.
2. Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 2001, *passim*.
3. Judith Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, Paris, Hermann Éditeurs, 2010, p. 13.
4. *Ibid.*, p. 140.
5. *Ibid.*, p. 160.
6. Corina Croitoru, « Poésie et prose en première ligne de front. Camil Petrescu, l'intellectuel roumain engagé », *Transylvanian Review*, no 4, 2015, p. 45.
7. Eugen Lovinescu, « Literatura războiului », in *Opere*, vol. VII, édition de Maria Simionescu et Alexandru George, notes par Alexandru George, Bucarest, Minerva, 1988, p. 204. [n.t.]
8. Constantin T. Stoika, *Poezii*, édition et préface de D. Murărașu, fiche biobibliographique par Titus T. Stoika, Minerva, Bucarest, 1973, p. 147-148 : « Deschide a cerului mândră grădină/ Și-aruncă poporului flori de lumină,/ Zeiță a păcii !/ [...] Coboară din templu-ți zeiescul repaos,/ Căci zorii de aur surăd pe



- cupole/ Cu sfinte ecouri se-abat spre Acropole;/ Iar Mars dormitează în tronu-i de-aramă.../ O, vino, Zeiță, Poporul te cheamă!... ». [n.t.]
9. Mircea Zorileanu, *Pentru Carpații noștri*, Bucurest, Typographie « Jockey Club », 1916, pp. 167-169 : « Al nostru e: pământ din vechi pământ/ Și sânge din latinul nostru sânge,/ E trup și os din osul nostru frânt,/ Un dor avem în el și cel mai sfânt;/ Nici Iadul astă-zi nu ni-l poate'nfrânge!// [...] Al nostru e ; îl vrem și pentru el/ Porni-vor și moșnegii de la vetre,/ Îl vrem, îl cerem, e supremul țel.../ Și vai de trădător și de mișel,/ Că-l vom scuipa și-l vom goni cu pietre! ». [n.t.]
10. V. Corneliu C. Ionescu, *Poetul înălțimilor – Aviator Mircea Zorileanu*, Bucurest, Editura Militară, 1983.
11. *Ibid.*, p. 160 : « ne-au lăsat,/ Cu limbi de moarte murind, prin deosebit legat,/ Ca din România mică, să facem o țară mare ». [n.t.]
12. Tudor Vianu, « Umbra poetului », in *Jurnal*, Bucurest, Editura pentru Literatură, 1961, p. 36.
13. V. Hervé Guillemain, Stéphane Tison, *Du front à l'asile. 1914-1918*, Paris, Alma éditeur, 2013.
14. Emmanuel Godo, *Pourquoi nous battons-nous ? 1914-1918 : les écrivains face à leur guerre*, Paris, Éditions du CERF, 2014, p. 109.
15. Artur Enășescu, *Poezii*, édition, préface et notes de Mihail Straje, avant-propos par Radu Boureanu, Bucurest, Éditions pour la Littérature, 1968, pp. 52-53 : « Cruce albă de mesteacăn,/ Răsărită printre creste,/ Cine te cunoaște-n lume,/ Cruce fără de poveste?// [...] Sfântul îngropat sub tine/ Cine-l va mai ști de-acum,/ Cruce albă, rătăcită/ Lângă margine de drum?// Brațele-ți de vânturi smulse/ Se vor pierde pe poteci,/ Numai brazda de țărână/ Nu-l va părăsi pe veci ». [n.t.]
16. Vintilă Paraschivescu, *Cascadele luminii*, Bucurest, Editura Casei Școalelor, 1921.
17. *Ibid.*, p. 59 : « În peisajul larg de pulbere și scrum/ Ați răsărit la margine de drum/ Și zi cu zi hotarul vostru se lățește,/ Sfințind ogorul ruginit/ Cu mărturia neclintit-a faptei care/ Tot mai măreță-n amintire crește ». [n.t.]
18. *Ibid.*, p. 57 : « Bisericile desvelite/ Și cu altare pângărite,/ Bisericile fără uși și fără geamuri/ Sunt azi schelete care plâng în noapte... ». [n.t.]
19. *Ibid.*, p. 3 : « Pe lungile drumuri se mișcă armatele negre,/ Ducând fiecare departe/ Sămânța de moarte./ [...] Dar drumul se-ntinde într-una și pare că n-are sfârșit,/ Și oștile merg fără preget/ Cu pasul spre moarte grăbit ». [n.t.]
20. V. Jean Norton Cru, *Du témoignage*, troisième édition, Paris, Gallimard, 1930.
21. Paul Fussel, *A la guerre. Psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, traduit de l'américain par Paul Chemla, Paris, Editions du Seuil, 1992, p. 167.
22. Maurice Hussey (dir.), *Poetry of the First World War*, London, Longmans, 1967, pp. 161-162.
23. Ion Petrace, *Poeme din război*, avant-propos de Nichita Stănescu, Bucurest, Albatros, 1981.
24. Nichita Stănescu, « Avant-propos », in Ion Petrace, *Poeme din război*, Bucurest, Albatros, 1981, p.5. [n.t.]
25. *Ibid.*, p. 27 : « Se întâmplă uneori,/ să obosească și moartea./ Atunci cerul râde cu lacrimi./ Se întâmplă uneori,/ ca eroii să rămână înțepeniți în durere./ Se întâmplă uneori,/ ca sub ochii corbilor/ tranșeele să fie sere de flori./ Se mai întâmplă uneori/ ca aviatorii să treacă/ peste toate aceste nedumeriri/ ca peste o poveste banală ». [n.t.]
26. *Ibid.*, p. 34 : « Frontul înseamnă să rămâi numai o singură noapte între două lumi ». [n.t.]
27. *Ibid.*, p. 39 : « Nu cunosc pământul care adună/ durerea facerii./ Nu cunosc bucuria zăpezii/ când o sparge ghiocelul./ [...] Nu știu cum se întoarce câmpia/ pe coaja cealaltă/ să înghită bobul,/ să ne dea spicul./ Nu cunosc nimic din toate acestea/ pentru că a trebuit să învăț/ durerea războiului ». [n.t.]
28. *Ibid.*, p. 66 : « În aviație nu există/ decât ordine/ și ordinele sunt interceptate/ de rădăcina fiecărei plante./ Rădăcina dă un ordin/ și se face floare./ Și floarea știe că va muri/ în anotimpul ei./ Anotimpul aviatorilor e veșnic./ E fiecare atac./ Rădăcinile patriei/ au dat numai aviatori/ care nu știu să plângă./ Iar când plâng, plâng de bucurie/ și atunci livezile patriei înfloresc ». [n.t.]
29. *Ibid.*, p. 65 : « Războiul nu dă decât o palmă./ Cei care nu mor de ea,/ o primesc pe a doua:/ întoarcerea... ». [n.t.]
30. V. Dénes Bernád, *Rumanian Aces of World War Two*, Oxford, Osprey Publishing, 2003, pp. 15-16.



31. V. Horia Agarici, *Acorduri și nuanțe. Poezii*, première édition, Bucarest, « Bucovina » I. E. Toronțiu, 1942.
32. *Ibid.*, p. 192: « Trec vulturi de metal și tremură pământul/ În vâlvătăi de schije la Ruși pe aerodrom,/ Căci zorile dreptății aprind ceresc pogrom/ Și bombardierii noștri trecut-au ca și vântul ». [n.t.]
33. *Ibid.*, p. 200: « Un șoim e nou venit: e primul lui atac./ Lăsat să tragă primul, țintește mult și greu,/ Tăind în patru ținta cu stelele de mac./ Iar când dușmanul cade, el urcă-n curcubeu,/ Și, dând prin cer o tumbă sucită în colac,/ Voios arată burta în sus lui Dumnezeu ». [n.t.]
34. *Ibid.*, p. 204: « Departe, cer albastru răsună de motoare/ Prin vraja de lumină și umbre ireale,/ Ce fac din nori castele și visuri ideale/ Și fulgeră avioane, venind biruitoare... ». [n.t.]
35. Pour plus de détails v. www.cdep.ro/interpel/2015/i2314B.pdf, consulté le 1^{er} janvier 2017.
36. V. <http://www.cotidianul.ro/ion-siugariu-nu-a-fost-legionar-si-nu-a-fost-condamnat-pentru-crima-de-razboi-sau-genocid-267225/>, consulté le 2 janvier 2017.
37. V. Nadia Aurelia Roman, *Structuri arhetipale în lirica lui Ion Șugariu*, Sibiu, Techno Media, 2012.
38. Ion Șugariu, *Carnetele unui poet căzut în război*, édition de Laurențiu Fulga, Bucarest, Editura Militară, 1968, p. 101: « Mă gândesc și-acum cu drag la munții mei,/ Nebiruiți de timp și aspre vijelii;/ Munții românești ai Ardealului, Făclii,/ Creșteau spre cer. O, veșnic singuri, munții mei! ». [n.t.]
39. *Ibid.*, p. 74: « Îngerul nepământean al harnicei morți/ A trecut prin oraș, nevăzut ca un duh./ Pe urma lui, prin întunecatul văzduh,/ Părea că se deschid uriașe porți./ Cu săbii și flăcări, atunci din pământ –/ Sub cerul de moarte-nghețat,/ Ne-am smuls și-am strigat/ [...] Jugul acesta/ Nu-l mai răbdăm. Semnat:/ Artiști, pictori, poeți... » [n.t.]
40. Susan Gubar, *Poetry after Auschwitz. Remembering What One Never Knew*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2003, p. 7.
41. Călin Gruia, *În norii ce vin și se duc...*, Bucarest, Cartea Românească, 1980.
42. *Ibid.*, p. 33: « Au fâlfâit o clipă batistele/ Ca niște aripi în vânt./ Buzele au rămas zăvorâte./ Fără cuvânt.../ Mulțime de ochi căutau... Iar pe jos/ Florile toate strivite./ Cânta o fanfară un marș triumfal./ Pleca un tren lung,/ Cu multe vagoane de vite ». [n.t.]
43. *Ibid.*, p. 44: « Mâini uriașe,/ Din cele patru puncte cardinale,/ Întindeau câmpia s-o rupă în bucăți./ Mâini uriașe,/ Îmi agățau plumbuite sandale,/ Zărilor se prăbușeau ca niște cetăți./ Căii roșii și fum și bolta, în două, de fulgere ruptă./ Apoi tăcere și moarte.../ Nu mai era nimeni pe câmpul de luptă ». [n.t.]
44. *Ibid.*, p. 36: « Ploaie de toamnă, târzie,/ De zile și nopți nentreruptă,/ Clipocind monoton,/ Aleargă pe câmpul de luptă./ Peste noi, și pe arme,/ Se cerne mărunță a cerului bură./ Pădurea adoarme/ cu vara în gând./ Câte-o împușcătură se pierde pe vale, tunând ». [n.t.]
45. *Ibid.*, p. 35: « Ion/ A murit împușcat/ În zâmbetul gurii,/ Sub o salcie-n baltă.../ Și s-au prăbușit toate stelele,/ În fundul pădurii,/ Cu el laolaltă... ». [n.t.]
46. Josefina Cuesta, *La Odisea de la Memoria. Historia de la memoria en España. Siglo XX*, Madrid, Alainza Editorial, 2008, p. 31.
47. Camil Petrescu, « Mare emoție în lumea prozatorilor de război », in *Teze și antiteze*, Cultura Națională, Bucarest, 1936, p. 156. [n.t.]
48. Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse CEDEX 6, Editions Privat, 2003, p. 48.